

Pendant que tu n'es pas mort

Danièle Pétrès

J'attends sous l'abribus depuis déjà vingt minutes quand des passants me lancent « Il est déjà passé, le dimanche le dernier est à 14h30 ». Mais qu'est-ce que c'est que cette ville de tarés ? Juvisy-sur-Orge, no-man's land du transport en commun, personne pour te prendre en stop, et pas un taxi en vue. Ça fait déjà une heure trente que j'ai quitté Paris. Omnibus depuis Austerlitz, trente minutes d'attente sur les quais glacés du RER D. Déjà à Paris, la migraine s'était pointée dès que j'avais ouvert les yeux. Je les avais refermés aussitôt, et espéré que vers onze heures du matin elle serait partie. Parfois, c'est juste parce que j'ai mal dormi, pas bu assez d'eau, trop fumé ou que je me suis couchée à trois heures du mat. Mais généralement soyons clair, c'est parce que je dois aller voir mon père. À midi, évidemment je me dis que ça sera une bonne excuse pour ne pas y aller. Je vais prendre un café, me recoucher, lui téléphoner et terminé. Je suis sûre qu'il comprendra. Mais ce serait trop facile parce que quand j'appelle à midi, il ne répond pas au téléphone. Quand j'appelle les infirmières, leur téléphone est décroché. Quand j'appelle le

standard, ils disent qu'ils sont débordés et qu'ils n'ont pas de personnel pour monter à l'étage. Alors merde, je regarde le tas de vêtements repassés que je me suis coltiné la veille, et décide d'y aller quand même. Il n'a plus rien à se mettre, et en plus comme j'avais oublié d'emmener son pantalon au pressing, j'ai dû le laver moi-même.

Malheureusement impossible de reformer ce qui ressemblait à un pli au milieu, faisant tout son chic, et à présent l'informe pantalon Patrick Zins me regarde en tirebouchon sur son radiateur comme une serpillère en me faisant culpabiliser. Je me dis que même complètement froissé et informe, il est propre, et que ce sera toujours mieux que son bas de pyjama. Mon père est coquet, et la fatigue de l'âge n'a pas calmé son besoin d'élégance, même décontractée. À vingt ans, ma mère avait tout de suite été séduite par son charme anglais et ses lunettes grossissantes. À quatre-vingt-onze, le charme anglais, les chemises bien repassées et les pulls en cachemire sont toujours là pour constituer un rempart au renoncement à la vie normale. Impossible de lui refuser un pantalon propre, c'est génétique.

Le problème c'est qu'une fois dans le RER la migraine commence à gagner les yeux, et pas évident de me projeter dans le rôle de la fille enjouée qui pense constituer le rayon de soleil de la journée de son ancêtre atrabilaire. Je prends mes écouteurs et tente dix minutes de méditation.

Après une heure de train, en cherchant la sortie de la gare, je me perds dans les couloirs, et une fois dehors c'est la tornade, une pluie diluvienne s'abat sur moi. Je suis là depuis trente minutes,

les pieds trempés sous l'abribus de la gare routière, et j'attends un hypothétique taxi qui m'a dit qu'il arrivait dans cinq minutes. À chaque fois que je le rappelle, il me raccroche au nez. Je suis en train d'exploser mon forfait et le sac de linge repassé de mon père à bout de bras (pas d'endroit où le poser) commence à être mouillé. Si j'avais eu le temps d'acheter un nouveau portable, il y a belle lurette que j'aurais téléchargé Uber, ces salauds de taxis n'auront plus mon pognon. Mais à cause de l'hospitalisation de mon père, ça fait plus d'un mois que je me perds en trajets du bureau à chez lui à chez moi à là-bas, et je me retrouve encore avec mon portable périmé.

Alors que je vais me résoudre à rentrer à Paris sans avoir atteint l'hôpital (pas ma faute, pas de bus, pas de taxi, la migraine m'empêche de stopper la moindre voiture et il y a une heure de marche pour y aller), brusquement, le fameux taxi fait son apparition (il a dû avoir le temps de faire l'aller-retour en Normandie depuis que je l'ai commandé). Je cours vers lui et me fais insulter par les dix personnes que j'ai enfumées pendant une heure, celles qui attendent le prochain bus qui passe dans trois quarts d'heure pour rejoindre leur cité. « Eh meuf, on peut monter ? » « Elle se la pète trop avec son taxi la daronne ». Je cours, je ne me retourne pas. Une putain de lutte des classes, je dis, mais elles ont leurs casques, elles n'entendent rien. Tout à l'heure, c'est elles qui se la pétaient pendant que je braillais dans mon portable sur le connard de taxi « Qu'est-ce qu'on aurait fait dans les années 90 sans nos casques et sans portable, c'était trop la loose ! » qu'elles disaient, eh bah elles auraient eu un walkman

et un mange-disque comme moi, qu'est-ce qu'elles croient ces petites connes ; moi aussi, dans les années 90, j'écoutais Madonna. J'aimerais bien avoir encore dix-neuf ans, c'est vrai, mais j'ai déjà mis en déroute deux aspirants à se taper une bourgeoise, je vais pas en plus charger quatre gamines en Nike reliées entre elles par des écouteurs.

Mon père a toujours révélé ce qu'il y a de pire en moi. Dès que je dois aller le voir, je deviens totalement asociale, il faut que je me concentre un max sur tout ce que je dois me dire pour arriver jusqu'à la sonnerie de son pavillon, puis que je ne me déconcentre pas en arrivant dans l'entrée, que j'affiche un gentil sourire, puis une mine concernée et surtout que je ne batte pas en retraite devant sa difficulté à se lever, quand ce n'est pas simplement à respirer. Il n'est pas très agréable d'avoir été une fille rebelle face à son tyran de père, quand celui-ci n'est plus en état de vraiment répliquer. Mais il a des cartouches en réserve, je le sais, et même s'il tremble comme une feuille et qu'il fait brûler ses casseroles, il saura toujours m'humilier au moment où je m'y attends le moins. Ne jamais baisser sa garde. Ne pas se fier à son air calme et à son détachement feint. Mon père est toujours mon père, prompt à l'attaque entre deux siestes, prêt à me rappeler qu'en termes de fille, je n'ai jamais été qu'un pis-aller, même si la meilleure partie de lui ne le pense pas. C'est à cause de cette partie-là (et de ma foi en le fait qu'elle existe) que je viens toujours le voir, que je repasse ses chemises et m'occupe de parler à ses médecins, que je viens aux urgences quand il tombe, qu'il a une crise cardiaque ou qu'il a peur dans le noir. Alors je

vais y aller maintenant parce que j'ai trouvé un taxi. « C'est gentil d'aller voir votre père tous les dimanches. » « Oui, merci », je ne vais pas lui dire tout ce que ça me coûte, ni tout ce que ça me coûterait en termes de culpabilité si je n'y allais pas. Car chaque semaine, lui et moi, on attend une trêve, la confirmation qu'on est toujours vivants, on attend la paix, et parfois, on la trouve. Mais aujourd'hui, je sais qu'il sera énervé parce que je suis arrivée en retard, qu'on doit parler « Maison de retraite ou pas ? » qui cache en fait la vraie question : « Est-ce que tu m'aimes ou pas ? » ; je sais qu'il me dira « Si oui, continue à venir me voir une fois rentré chez moi, sinon, abandonne-moi à l'hospice ». Une question de vie ou de mort, comme au premier jour. J'ai trop mal à la tête pour me battre aujourd'hui, alors ça sera sûrement « Oui, tu vas pouvoir rentrer chez toi, si tu prends quelqu'un. Et oui, je viendrai tous les quinze jours pour vérifier que tu n'es pas mort ».

Je trouve mon père devant l'ordinateur du café de l'hôpital. La première chose qu'il me demande c'est « T'as pensé à aller chercher mes pantalons au pressing ? ». Et il regarde dans mon sac Carrefour sans même m'embrasser. Il tombe rapidement sur le pantalon informe, « Il est lavé ? ». J'enchaîne en lui montrant les chemises parfaitement repassées, pendant qu'il saisit sans le reconnaître son pantalon Patrick Zins, incrédule. Je dis « On récupèrera le pli au pressing la prochaine fois ». Il me regarde outré, puis hausse les épaules et part vers l'ascenseur. « Tu pourrais me faire la bise ». « Ah, oui... j'avais oublié ». Il y a des

choses plus graves qu'un pantalon insuffisamment repassé, il est bon de le lui rappeler. Il acquiesce, il ne veut pas la guerre aujourd'hui, il est prêt à transiger. Il ne veut pas aller en maison de retraite, et il sait que je suis la seule à pouvoir l'empêcher, la seule personne qui peut répondre de lui, assurer qu'il a toute sa tête et le faire sortir de là.

Nous prenons un café et je lui tends son journal. Ce n'est pas *Le Parisien*. Je dis « Les kiosques étaient fermés, je n'ai trouvé que *Le Monde* ». Ça ira pour cette fois dit-il et il se cale un peu mieux dans la coque du fauteuil en plastique du plus grand hôpital de gériatrie du département, pendant que la dame qui était à l'ordinateur d'à-côté m'a localisée et viens me taper une clope. Comme tous les dimanches depuis un mois et demi.

L'AUTEURE

Après des études d'histoire de l'art et de cinéma, Danièle Pétrès a réalisé des films institutionnels. Elle a publié deux recueils de nouvelles et un roman aux Éditions Denoël : *Le Bonheur à dose homéopathique*, *Tu vas me manquer* et *La Lecture*. Sa pièce *Deux partout*, lue par Michael Lonsdale et Michel Robin, a été enregistrée au Théâtre de la Ville en 2003 par France Culture. Sa nouvelle longue « La Grande Maison » vient d'être publiée aux Éditions l'Ours Brune. Elle habite Paris et anime le blog littéraire L'Inventaire.